



HAL
open science

**Recension de : Antoine de Baecque, La Révolution
terrorisée, Paris, CNRS éditions, 2017, 240 p.**

Olivier Tort

► **To cite this version:**

Olivier Tort. Recension de : Antoine de Baecque, La Révolution terrorisée, Paris, CNRS éditions, 2017, 240 p.. Revue historique, 2019, 689, pp.150-152. 10.3917/rhis.191.0133 . hal-04086024

HAL Id: hal-04086024

<https://univ-artois.hal.science/hal-04086024>

Submitted on 1 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Antoine de Baecque, *La Révolution terrorisée*, Paris, CNRS éditions, 2017, 240 p.

S'insérant dans la cohorte toujours dense des travaux relatifs à la Révolution française, le présent recueil d'Antoine de Baecque rassemble huit articles de l'auteur parus au cours des trente dernières années, entre 1987 et 2014 ; il met en valeur la cohérence de travaux qui mettent tous en exergue l'importance de l'imaginaire, du maniement des symboles et des caricatures dans l'exacerbation de passions antagonistes et dans le déchainement des violences révolutionnaires jusqu'à l'apothéose de la Terreur, scrutée depuis sa genèse jusqu'aux tentatives de résilience post-traumatique sous le Directoire. Il permet ainsi de passer au crible l'apport de cette histoire des représentations qui a sensiblement contribué au renouvellement historiographique, amorcé un peu avant la préparation du Bicentenaire de 1989, en dépassant ou reconfigurant les confrontations homériques antérieures.

L'évolution du protocole et la place dévolue au monarque dans l'enceinte parlementaire entre 1789 et 1792 ont constitué des affrontements symboliques lourds de signification, dès les débuts de la Révolution. L'affrontement protocolaire auquel se livrent royalistes et révolutionnaires a pu sembler d'abord prolonger la fronde des Parlements d'Ancien régime, confrontés au protocole humiliant des lits de justice ; très vite, toutefois, la décomposition subite et nouvelle de l'ordre établi dont il est le marqueur accélère la désacralisation spectaculaire du Pouvoir. Encore faudrait-il souligner que cette dernière n'a pas seulement dépouillé de son autorité le titulaire en voie de déchéance – le roi nu – ; les éphémères vainqueurs du jour ont été rapidement à la merci du délitement symbolique qu'ils avaient eux-mêmes suscités, et se sont trouvés, dès lors, exposés à la surenchère des plus radicaux et à la violence de la rue.

Précisément, la narration complaisamment détaillée par les deux camps du supplice de la princesse de Lamballe montre à quel point la férocité cruelle devient un air central de la partition rhétorique en temps de révolution. Cela permet aux uns de se draper dans une posture victimaire, aux autres de se donner l'allure d'un nouveau pouvoir redoutable, lors même que toute autorité reste précaire et réversible, du fait même de la désacralisation précédemment évoquée. Quelle que soit l'exacte matérialité des faits – pas sûr qu'il faille prendre pour parole d'évangile un procès-verbal laconique de la justice révolutionnaire –, chacun trouve donc son intérêt à cette surenchère narrative de l'horreur.

Par-delà ce massacre exemplaire, ce sont l'ensemble des adversaires, « aristocrates » entendus dans un sens toujours plus large et métaphorique, qui font l'objet d'une violente dégradation par la caricature, où homophobie graveleuse et déshumanisation animalière se mêlent allègrement sous la plume de tous ces « Rousseau des ruisseaux » devenus les chiens de garde du régime révolutionnaire. Ce procédé systémique qui fut copié plus tard devrait, à lui seul, inciter à plus de prudence avant de révoquer catégoriquement des filiations généalogiques longtemps revendiquées par les épigones mêmes de cette tradition fondatrice.

La dégradation symbolique des adversaires se double d'une promotion inverse de figures emblématiques issues de la Révolution, dont le régime et ses propagandistes s'emploient à faire des héros ou des martyrs. Autour de quelques morts jugés aptes à remplir cet office, tel Marat immortalisé par David, s'agrège une profuse rhétorique paranoïaque et inquisitrice contre les « traîtres » de voisinage à débusquer au quotidien par les citoyens vigilants ; ce complotisme permanent, érigeant la délation au rang de devoir civique, devient la clé de voûte de la rhétorique révolutionnaire, officieuse et officielle. L'héroïsation patriotique permet, quant à elle, les projections fantasmatiques les plus improbables : et Antoine de Baecque de nous donner à voir, en de belles pages quasi-flaubertiennes, l'orateur de tribune, l'écrivain en mal de destin ou le boutiquier sans-culotte des faubourgs se rêver en foudre de guerre sur le champ de bataille, aidé en cela par la médiation iconique de l'enfant-soldat Bara promu par Robespierre. Les germes du bonapartisme sont déjà là.

Par la suite, malgré tous les faux-semblants du pouvoir thermidorien riches de désillusions, la fin de la Terreur puis l'avènement du Directoire entraînent un retour à la normale et à l'humanité commune, qui se traduit aussi dans l'évolution des représentations. Parmi les figures archétypales promues par la propagande nouvelle, l'enfant-soldat qui servait de faire-valoir idéologique sous la Convention se transmue désormais en un sage écolier cultivant les valeurs domestiques et familiales. Le rire déferle à nouveau comme une vague irrépessible dans la rue, au théâtre ou dans les brochures satiriques, à l'exemple des provocations potaches d'un Martainville, archétype du dissident littéraire tâchant d'ébranler l'autorité d'un régime persécuteur par la force de son humour droitier. Parallèlement, loin de l'insensibilité euphorique d'ailleurs peu lucide des Constituants qui avait accueilli l'invention mortifère du docteur Guillotin, une vive controverse scientifique s'engage à l'automne 1795 sur l'intensité de la souffrance infligée aux victimes par cette technique moderne de mise à mort.

En somme, la dignité propre à la civilisation opère un retour balbutiant qui, pour manquer de finesse et d'élévation peu de temps après l'ensauvagement brutal de 1793, n'en est pas moins frappant. La France revient à la vie, à ses frivolités insouciantes et les publicistes brûlent les idoles maudites, encensées peu de temps avant, avec une outrance manichéenne qui permet aux uns de prendre leur revanche, aux autres de faire oublier leurs complaisances passées.

Sous la plume des thermidoriens, la subite *damnatio memoriae* qui frappe Robespierre permet, par esprit de symétrie, la réévaluation rhétorique de Danton ; le bouillonnement jouisseur de l'Indulgent sert de contrepoint à la froideur cadavérique de l'Incorruptible, antithèse stylistique idéale pour escamoter la réflexion potentielle sur les crimes de masse et la réduire à un simple problème de personnalité. Cette réécriture de fantaisie pseudo-historique se prolonge ensuite jusqu'à nos jours, au théâtre puis au cinéma. Les projections militantes les plus anachroniques s'y donnent joyeusement à voir : dès la fin des années 1930 avec Romain Rolland, les contre-révolutionnaires annoncent les heures les plus sombres – la *reductio ad hitlerum* n'attend pas –, tandis que Robespierre, qui monopolise l'imaginaire, évoque, selon l'époque, un odieux bolchevik (David Griffith) ou au contraire un promoteur avant-gardiste de la société multiraciale et multiculturelle (Gilles Aillaud). Dans la production récente, le discours social de l'Incorruptible, souvent abandonné car jugé « illisible », laisse volontiers la place à une exaltation émotive de ses discours hors du commun, de son caractère ou de son agonie, donnant à ces panégyriques à peine dissimulés un petit air passablement brejnévien.

Quant à la production universitaire du dernier quart de siècle, dont Antoine de Baecque dresse un panorama synthétique, elle accorde, elle aussi, une place de choix à Robespierre, généralement pour diluer, contester ou nier sa responsabilité dans le bilan macabre de la Révolution, ce qui a l'intérêt de mettre l'accent sur les prémices de la Terreur, antérieurs à 1793, et sur l'autonomie au moins partielle de certaines exactions locales ; l'histoire culturelle, enfin, souligne l'incidence de la littérature gothique et de l'engouement d'époque pour l'horreur « sublime » dans la résignation suicidaire d'une société à se voir submerger par la barbarie et par le déchaînement de violence : loin d'être apprivoisé, le monstre s'échappe.

Olivier Tort